

164 DE LA LÉGISLATION,  
& sans jalousie, sera disposé à se tenir  
sans murmurer dans la place où la  
fortune l'aura mis. Quand il s'agira  
de réformer quelque Loi, & de se  
rapprocher encore davantage de l'éga-  
lité, ce ne sera point tumultuairement  
& en formant des conjurations, des  
cabales & des partis. Je voudrois que  
les grands eussent appris, dans leur édu-  
cation, qu'ils ne peuvent rien perdre  
à se faire aimer, & à rendre confi-  
dérables ceux qui leur sont inférieurs.  
Je voudrois que ceux-ci fussent con-  
vaincus qu'il leur fuffit d'avoir des  
vertus & des talens pour être sûrs de  
l'estime & de la considération du  
public.

---

## CHAPITRE II.

*De la nécessité de reconnoître un Être su-  
prême. Des maux que produit l'Athéisme.  
Des Loix qu'on doit lui opposer.*

JE comprends à merveille votre pen-  
sée, dit Milord, je vois que toute  
votre éducation tend à donner de bon-  
nes mœurs aux citoyens; & je sens

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. IV. 165  
que ces bonnes mœurs sont des guides  
également nécessaires pour empêcher  
que la République ne s'égare, si elle  
est dans le bon chemin, ou pour l'y  
amener si elle le cherche encore.  
Je n'en doute pas, des hommes élevés  
suivant vos maximes, feroient sou-  
vent de ces actions grandes & subli-  
mes que le Législateur auroit tort de  
nous prescrire. Que les Loix ordon-  
nent de faire ce que firent les deux  
Décus & Horatius Coclès, & je ne  
fais si on y obéira. Mais formez une  
seconde République Romaine, &  
bientôt des héros se dévoueront pour  
le salut de la Patrie, ou s'opposeront  
seuls à l'effort d'une armée entière.  
L'objet que vous vous proposez dans  
votre éducation, c'est que chaque  
citoyen devienne pour lui-même un  
Magistrat plus sévère que celui que  
les Loix établissent; & je conviens  
que si nous ne sommes toute notre  
vie que de grands enfans que le Gou-  
vernement soit obligé de tenir, pour  
ainsi dire, à la lisière pour nous em-  
pêcher de tomber, nous n'aurons  
qu'une République mal affermie. Mais  
vous flattez-vous, poursuit Milord,



que vous Loix fassent assez aimer l'ordre & le bien, pour rendre facile la pratique des vertus les plus pénibles; & que vous verrez naître & subsister long-tems un peuple de héros dans une société où la propriété des biens tend, au contraire, à donner sans cesse de nouvelles forces à l'avarice & à l'ambition ?

Sparte, que Lycurgue avoit si bien prémunie contre tous les vices, s'est corrompue; ainsi votre République se corrompra, elle contractera insensiblement de nouveaux vices. Combien d'ames n'ont aucun ressort! Il n'est que trop commun de trouver de ces hommes froids & insensibles à l'aiguillon de la gloire. C'est au milieu de cette multitude innombrable de citoyens sans caractère que se formera la corruption que vous craignez. Il suffit que quelques citoyens, gouvernés par des passions impérieuses, soient rebelles à la voix du Législateur, pour qu'ils ruinent les fondemens de votre République. Ils se livreront sourdement à leurs vices, il leur sera facile de tromper la vigilance des Magistrats, & l'impunité les rendant de

jour en jour plus entreprenans, ils violeront bientôt l'ordre avec impudence, & obtiendront enfin des Loix qui les favorisent.

Rassurez-vous, Milord, répondit notre Philosophe, & ne craignez point une révolution de la part de ces hommes sans caractère dont vous avez d'abord parlé. Ils obéissent nonchalamment à l'esprit de la République qui les entraîne; & sans être vertueux, ils ne sont pas cependant méchans: ce ne sont point eux qui préparent ou hâtent la décadence des Gouvernemens. Je conviens, avec vous, qu'il y a des citoyens qu'on ne peut sans danger perdre un seul moment de vue; leurs passions les rendent capables de tout, & leur adresse leur assure l'impunité. Voilà les ennemis des Loix & des Etats. Qu'il y ait donc des censeurs infiniment supérieurs en sagesse, en vigilance, en exactitude à ceux de la République Romaine, & qu'il soit impossible de se soustraire à leurs regards. C'est la religion seule qui peut apprendre aux hommes qu'ils ont à leur côté un juge toujours présent qui les observe, qui lit dans leurs



pensées & descend dans les abymes de leur cœur. Platon l'a dit, qu'aucun délit ne soit sans punition, ou vous verrez les citoyens se familiariser peu-à-peu avec le mal, & violer enfin ouvertement les Loix les plus sacrées & les plus importantes. Mais comment chaque délit sera-t-il puni? Comment les citoyens qui connoissent les bornes étroites de la sagesse humaine, seront-ils persuadés que le coupable n'échappe jamais au châ-timent, s'ils ignorent qu'ils sont sous la main & sous les yeux d'un Etre suprême qui gouverne le monde, & dont la justice récompense la vertu & punit le vice? Si cette doctrine ouvre une source nouvelle de plaisir pour l'homme de bien; si son ame, occupée délicieusement de ses devoirs, les remplit avec zèle & en attendant une récompense encore plus délicieuse, jouit en quelque sorte dans cette vie du bonheur de la vie future; avouez qu'elle inspire une terreur salutaire aux méchans, les retient, ou par la voie des remords les rappelle au repentir.

Je vous dirai donc, avec Cicéron,  
dans

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. IV.* 169  
dans son Traité des Loix, que les citoyens soient convaincus que les Dieux sont les maîtres de toutes choses, que leur providence préside à tout, qu'elle est la source de tous nos biens, & qu'ils tiennent un compte exact de toutes nos actions. Voilà la première, la plus importante & la plus nécessaire de toutes les Loix; car s'il n'y a point de Dieu, il n'y a point de morale. Il est impossible d'offrir à l'homme des motifs suffisans pour l'engager d'obéir plutôt à sa raison qu'à ses passions; & il ne fera juste qu'autant qu'il ne pourra se soustraire à la vigilance des Loix & des Magistrats.

On appelle ordinairement Athées, ces philosophes si communs aujourd'hui, qui nient l'existence d'un Etre suprême ou la Providence, croyent que tout est matière. Ils disent qu'une certaine propriété de cette matière, qu'ils appellent l'ame du monde, & qu'ils répandent libéralement dans toutes ses parties, fait penser l'homme, rouler la masse des corps célestes sur nos têtes, & végéter les plantes sous nos pieds. Par une suite de cette admirable doctrine, ils vous soutiendront

*II. Partie.*

H



qu'une fatalité aveugle & irrésistible gouverne tout. Elle a lié les évènements avec une chaîne que rien ne peut rompre. L'homme sans liberté n'est qu'un instrument passif, il veut ce que la nécessité lui fait vouloir, il est poussé par les objets qui le frappent comme les nuages par les vents. Il ne délibère point quand il croit délibérer; il ne se détermine point, il est déterminé; & il n'y a, par conséquent à son égard, ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste: en un mot, tout est égal pour lui hors la douleur & le plaisir qui déchire ou chatouille ses sens.

Je fais que d'autres philosophes moins entreprenans contre Dieu, respectent son trône; mais ils ne veulent point qu'il s'abaisse jusqu'à laisser tomber ses regards sur la terre. Nous ne méritons pas, quoique nous soyons son ouvrage, qu'il daigne s'occuper de nous. C'est à nous à nous arranger comme nous pourrons, pour diminuer nos maux; nous n'avons rien à attendre de Dieu, & notre ame est condamnée à la mort, lorsque les organes qu'elle fait agir sont usés par le tems ou les

maladies. Ces philosophes doivent être mis, par le Législateur, dans la même classe que les matérialistes. L'effet de ces différentes opinions est le même pour la société, puisqu'elles coupent également toute relation entre Dieu & les hommes. Dieu est pour l'homme comme n'étant pas, dès que nous ne le regardons point comme notre juge. Qu'importe ce qu'on pense de la nature de Dieu, de notre ame, de notre liberté, de notre raison, de nos passions, de nos devoirs, de nos vertus & de nos vices, dès qu'un même sort attend les gens de bien & les méchans.

J'en demande pardon à tous ces philosophes, mais il me semble qu'ils sont nécessairement inconséquens, s'ils s'opiniâtrent à avoir de la probité dans les occasions qui ne se présentent que trop souvent de faire le mal impunément & même avec avantage. Quoi de grands philosophes seroient assez sots pour agir sans motifs, & se sacrifier à une vertu imaginée par le vulgaire ignorant? Tranchons le mot, cette philosophie fait nécessairement des hypocrites dans le cours ordinaire de la vie, & des scélérats s'ils peuvent



espérer de l'être avec quelque succès. Tandis qu'il n'y a point d'homme qui n'éprouve en lui-même un combat continuel entre sa raison & ses passions; tandis que des Gouvernemens grossiers & des Loix ineptes nous invitent puissamment au mal ou le défendent faiblement; tandis que le vice élève cent coquins au tour de nous, & que la vertu languit souvent méprisée; tandis que tout ce que nous voyons, tout ce que nous éprouvons, nous apprend que la pratique de nos devoirs exige de la vigilance, du courage, de la fermeté & une constance précautionnée pour résister aux amorces du vice; je croirai bonnement que ces philosophes prennent la peine de résister à leurs passions? Ils se refuseront à une perfidie, à un mensonge, à une bassesse, à une calomnie qui feroit leur fortune? Ils sacrifieront des goûts & des plaisirs qu'ils croient innocens & même louables, à une chimère de vertu difficile dont ils se moquent assez librement, quand ils parlent devant des personnes qui sont dignes d'écouter leur doctrine? Malgré la crédulité que nous reprochent ces grands philoso-

phes, je les avertis que nous ne croyons pas volontiers à leur probité. Ils ont beau parler de leur amour pour la vertu en termes magnifiques, on les voit à travers le masque dont ils tâchent de se couvrir, & on les voit tels qu'ils sont. S'ils prennent même le parti désespéré de faire avec éclat quelque action honnête, on aura encore la malice de penser qu'ils ne cherchent qu'à jeter un voile sur cent choses peu régulières ou honteuses qu'ils se permettent tous les jours.

Lorsque Cynéas expliquant à Fabricius le système d'Epicure, lui dit que cette philosophie étoit la doctrine la plus accréditée chez les Grecs; le Romain pria les Dieux que les ennemis de sa Patrie pensassent toujours ainsi pour n'être pas redoutables. Fabricius avoit raison de croire que des philosophes qui anéantissent le Législateur & le Magistrat suprême de l'univers, anéantissent en même-tems tous les droits de notre raison, & laissent une libre carrière à nos passions. Dès que l'homme est aveuglé au point de ne pas distinguer le bien



& le mal moral; dès qu'il est privé du sentiment intérieur de sa conscience, où trouvera-t-il un guide? Quel Législateur, quelles Loix, quel Gouvernement fourniront au citoyen des motifs pour lui faire aimer constamment ses devoirs? Puisqu'on peut tromper les Loix & les Magistrats, quel sera le garant de la probité publique? Au lieu d'être unis par les liens de la confiance, les citoyens doivent tous se défier les uns des autres; & la société en quelque sorte dissoute, n'est plus qu'un assemblage de brigands.

Je pense presque comme vous, dit Milord en interrompant notre Philosophe, & je serois assez disposé à croire qu'un Athée conséquent n'est pas en effet un fort honnête homme. Cependant permettez-moi de vous demander pourquoi l'Athéisme seroit plus funeste pour la société, que ces religions ridicules, qui, en nous faisant adorer des Dieux fourbes, injustes, cruels, capricieux, &c. nous invitent, en quelque sorte, au vice. J'ajoute que si l'idolâtrie est un plus grand mal aux yeux de Dieu, que

l'Athéisme, elle doit aussi produire de plus grands maux parmi les hommes; & il me semble qu'il est assez naturel que Dieu pense comme Plutarque, qui a dit qu'il aimeroit mieux qu'on assurât qu'il n'y a jamais eu de Plutarque, que si on disoit qu'il a été un mal honnête homme. Or on ne peut nier que malgré la religion la plus absurde & la plus scandaleuse, la Grèce & Rome n'aient produit les hommes de la terre les plus vertueux; pourquoi donc l'Athéisme ne pourroit-il laisser subsister la vertu dans un pays où il seroit établi, avec de certaines précautions? Pourquoi une République ne pourroit-elle subsister sans religion? Des voyageurs assurent qu'ils ont trouvé des peuples qui n'avoient aucune idée de la Divinité. On prétend qu'avec des Loix plus sévères, plus exactes & plus vigilantes que les nôtres, on pourroit contraindre des Athées à se conduire aussi régulièrement que s'ils avoient une morale. Vous savez qu'un philosophe moderne a fait des raisonnemens assez forts pour prouver que leur société pourroit être heureuse & florissante.



Milord, dit notre Philosophe, il faudroit une journée entière pour répondre à vos questions; mais sans entreprendre d'expliquer l'espèce de mystère qui enveloppe le Paganisme & ses Dieux, ce qui nous écarteroit trop de nos Loix; permettez-moi de vous faire simplement remarquer, que si les Romains n'avoient retiré aucun avantage du culte religieux qu'ils rendoient à Jupiter, Vénus, Mercure & autres mal honnêtes Divinités, jamais Fabricius, dont je viens de vous parler, & qui entre nous avoit le sens commun, n'auroit été assez insensé pour le préférer à l'Athéisme de Cynéas. Quelque contraire aux mœurs que fût la religion des anciens, ce vice étoit sans doute corrigé par une doctrine particulière qui leur apprenoit que Jupiter punissoit sévèrement dans les hommes, les libertés que prenoient les Dieux. Peut-être regardoit-on les contes ridicules du Paganisme comme des mystères, des emblèmes, des allégories; peut-être croyoit-on que ce qui étoit mal dans les hommes, étoit bien dans les Dieux dont l'état est si différent du nôtre: c'est ainsi que les

petits, parmi nous, approuvent dans les grands, ce qu'ils blâment dans leurs pareils. Quoiqu'il en soit, cette religion, malgré ses folies, étoit sans doute utile à la société, puisque les politiques les plus éclairés, s'en servoient avec avantage pour affermir la probité des citoyens, & qu'ils ont constamment regardé sa décadence comme le signe des malheurs publics. A ces Dieux méprisables qu'on adoroit & qu'on n'auroit osé imiter, étoit jointe l'idée d'un Tartare & des Champs Elisées; dans l'un on punissoit les hommes qui auroient voulu prendre les mêmes licences que les Dieux; & dans les autres on récompensoit les vertus qui honorent le plus l'humanité. Dès que les vertus & les vices attendoient un sort différent dans une seconde vie, la religion n'étoit-elle pas un plus sûr garant de la probité que l'Athéisme? Quelque insensée qu'elle soit, un sage Législateur en saura tirer parti; mais il ne peut rien espérer de l'Athéisme. On peut avoir de fausses règles de la justice & de ses devoirs, & c'est un mal; mais ce mal n'est-il pas moindre que celui de n'en avoir



aucune notion, ou de croire que tout ce qui nous fait plaisir est bien? Laissez à la raison le tems de s'éclairer & de se perfectionner; & la théologie la plus absurde peut devenir peu-à-peu la religion d'Aristide, de Socrate & de Platon.

La pensée de Plutarque est très-raisonnable, & cependant il pourroit se faire que l'Athéisme fût un plus grand mal aux yeux de Dieu, que l'idolatrie la plus monstrueuse. Je ne suis point assez téméraire pour vouloir pénétrer les jugemens de la sagesse divine; mais ne pourroit-on pas dire qu'elle voit avec indulgence le culte le plus insensé, parce que l'intention de ceux qui l'ont établi & qui le pratiquent est sage; certainement s'ils avoient pu mieux faire ils l'auroient fait. Sa bonté lui représente sans cesse qu'il nous a donné une raison sujette à l'erreur & lente à se former. Dieu n'est pas Plutarque, il n'est pas homme pour être blessé de nos injures. Peut-être n'exige-t-il pas des temples, des autels, un culte pour lui, mais pour nous. Il n'a pas besoin de nos sacrifices, il se suffit à lui-même; mais

il nous importe, mais nous avons besoin de lui rendre nos hommages. C'est parce qu'il nous aime, c'est parce qu'il nous a faits pour vivre en société, c'est parce qu'il veut être le lien qui nous unit, & se rendre le garant de la foi que nous nous promettons, que sa censure nous est nécessaire & qu'il l'exerce sur nous. C'est parce que l'Athéisme dégrade l'homme en ôtant à l'univers une Magistrature dont il ne peut se passer; c'est parce que cet Athéisme perd la société en détruisant toute confiance & toute sûreté entre les citoyens, que Dieu le punira. Il doit être plus indulgent pour la doctrine d'un Muphti ou d'un Bracmane que pour celle d'Epicure ou de Spinosa.

Je crois, si l'on veut, que les voyageurs ont trouvé des peuples qui n'avoient aucune idée de Dieu, de la spiritualité de notre ame, ni des récompenses & des châtimens qui nous attendent dans une autre vie; mais si cet Athéisme peut subsister parmi des sauvages qui vivent encore à la manière des brutes, & que la faim, la misère & la nudité poursuivent dans leurs retraites; qu'en peut-on conclure



pour des sociétés régulières & qui sont éclairées par les lumières de la politique, des sciences & des arts ? A-t-on jamais vu des hommes avoir des Loix & des Magistrats, & ne point avoir de culte religieux ? Si les voyageurs avoient abusé du privilège de mentir jusqu'au point de publier de pareilles relations, la philosophie n'auroit pas dû les croire. Remarquez d'ailleurs que des sauvages peuvent ignorer qu'il y ait un Dieu, mais il ne nieront point son existence. Ils ne prétendront point qu'il n'y a ni bien ni mal moral ; & quelque grossier que soit leur instinct, ils mettront une différence entre tromper & dire la vérité, entre secourir son voisin prêt à périr & l'assassiner. Il y a un Athéisme qui ignore qu'il y a un Dieu & des règles de morale, & un Athéisme qui enseigne qu'il n'y en a point. L'un suppose une extrême ignorance, mais l'autre ne peut s'associer qu'avec une extrême dépravation.

Je ne sais quel Empereur, dont je suis fâché d'avoir oublié le nom, vouloit, dit-on, donner une isle aux philosophes Platoniciens, pour

éprouver s'ils pourroient y fonder une République sur le plan que leur maître en a tracé ; pour moi, si j'étois Prince, j'accorderois volontiers une de mes provinces à tous les Athées du monde pour y établir la merveilleuse République de Bayle. Voulez-vous permettre, Milord, que pour répondre à vos questions, je suive cette idée bisarre ? Ma charte de concession ne tardera pas à être dressée, & la voilà publiée ; & vous pensez bien que l'Europe va retentir de mes éloges, car nos philosophes sont merveilleusement enclins à la flatterie ; & il est bien décidé que je suis le plus puissant génie de l'univers. Bientôt nos Athées, trop vains pour douter du succès de leurs Loix & de leur Gouvernement, s'empresseront à venir prendre possession de leurs nouveaux domaines. Voilà d'abord de grands philosophes, les uns plaisans, les autres sérieux, qui ont tout vu, tout examiné, tout généralisé ; ils n'ignorent rien, & traînent après eux mille petits beaux esprits, qui se font hâtes de dire quelque impiété triviale pour tâcher de faire du bruit & sortir





de leur obscurité. A leur suite arrive pêle-mêle une foule de femmes galantes plus ou moins philosophes, suivant qu'elles ont eu ou qu'elles ont plus ou moins d'amans. Voici de jeunes libertins qui, pour ne rien craindre, voudroient apprendre à ne rien croire. Vous voyez d'assez beaux commencemens, & que la République naissante ne manquera, ni de Magistrats, ni de ce qu'on appelle ailleurs le peuple ou la populace.

On s'assemble donc pour donner une forme au Gouvernement; & comme je suis de bonne composition, je suppose que tous ces sages, qui dans le fond se haïssent & se méprisent, rendront cependant justice au plus grand mérite, & conviendront entr'eux de quelque subordination. Ils ont lu l'*Esprit des Loix*, ainsi je ne doute point que leur Gouvernement politique ne soit admirable. Ils ont tant dit que l'homme est un animal vicieux & méchant par sa nature, qu'il faut s'attendre à leur voir prendre les mesures les plus sages pour épouvanter les coupables, & inviter les citoyens à faire des actions utiles à la société.

Ces philosophes sont si persuadés que la philosophie & la politique consistent à mépriser la superstition; & ils ont si souvent répété que toute religion n'est qu'une vaine & barbare superstition, qui abrutit notre raison; qu'ils ne manqueront pas de faire un catéchisme qui porte la lumière dans l'esprit de leurs enfans, & les prémunisse contre l'erreur qui leur est naturelle. Agir autrement, ce seroit une inconséquence, ou une indifférence pour le bien public dont il seroit injuste de les croire capables. Si ce n'est pas dans la première assemblée de la Nation, ce sera du moins dans la seconde, que son Sénat lui représentera, avec beaucoup d'éloquence, que la République, à peine formée, est menacée d'une décadence prochaine, si on n'oppose pas de bonne heure une barrière insurmontable aux erreurs qui assiègent la raison humaine. Nos Loix politiques, dira le Consul ou le Tribun du peuple, ne nous suffisent pas; ayons des pensées dignes de nous; en éclairant nôtre siècle, préparons le bonheur des races futures. Pour faire ce grand ouvrage,